

Laurence PLAZENET



Ancienne élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, agrégée de Lettres classiques, docteur ès Lettres, membre du CNRS et de l'Institut universitaire de France, Laurence Plazenet a été *Research Fellow* à Princeton University (États-Unis) avant de devenir maître de conférences de Littérature française du XVII^e siècle à l'Université de Paris-Sorbonne. Qualifiée en Littérature française et en Littérature comparée, elle pratique régulièrement les deux disciplines. Originellement spécialiste du roman grec antique et de la refondation du genre romanesque en Europe entre 1550 et 1700, elle a ensuite étendu ses recherches aux

moralistes classiques et à Port-Royal, publiant plusieurs essais et de nombreuses éditions de textes qui font autorité (*Maximes* de La Rochefoucauld, *Éthiopiennes* d'Héliodore dans la traduction de Jacques Amyot, Mme de Lafayette, Saint-Réal, etc...), ainsi qu'une quarantaine d'articles d'histoire et de théorie littéraires, des *Perses* d'Eschyle à l'œuvre de Pascal Quignard en passant par *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé ou le *Port-Royal* d'Henry de Montherlant. Mais cette vocation n'a pas été première. Laurence Plazenet avait écrit depuis l'âge de six ans jusqu'à un matin de 1993 où, tandis qu'elle remontait une célèbre avenue de New York, elle conclut à son insuffisance et décida de se taire absolument. Pendant dix ans, elle n'assouvit sa passion de la littérature que par ses travaux universitaires. Puis, en 2005, elle publia un premier roman, *L'amour seul* (Albin Michel), qui reçut le **prix Charles Oulmont de la Fondation de France** et une **bourse Thyde Monnier de la SGDL**. *La Blessure et la Soif* est paru en 2009 aux éditions Gallimard.

Madame de LAFAYETTE



« Cette vue si longue et si prochaine de la mort fit paraître à madame de Clèves les choses de cette vie de cet œil si différent dont on les voit dans la santé. La nécessité de mourir, dont elle se voyait si proche, l'accoutuma à se détacher de toutes choses, et la longueur de sa maladie lui en fit une habitude. Lorsqu'elle revint de cet état, elle trouva néanmoins que monsieur de Nemours n'était pas effacé de son cœur, mais elle appela à son secours, pour se défendre contre lui, toutes les raisons qu'elle croyait avoir pour ne l'épouser jamais. Il se passa un assez grand combat en elle-

même. Enfin, elle surmonta les restes de cette passion qui était affaiblie par les sentiments que sa maladie lui avait donnés. Les pensées de la mort lui avaient reproché la mémoire de monsieur de Clèves. Ce souvenir, qui s'accordait à son devoir, s'imprima fortement dans son cœur. Les passions et les engagements du monde lui parurent tels qu'ils paraissent aux personnes qui ont des vues plus grandes et plus éloignées. Sa santé, qui demeura considérablement affaiblie, lui aida à conserver ses sentiments ; mais comme elle connaissait ce que peuvent les occasions sur les résolutions les plus sages, elle ne voulut pas s'exposer à détruire les siennes, ni revenir dans les lieux où était ce qu'elle avait aimé. Elle se retira, sur le prétexte de changer d'air, dans une maison religieuse, sans faire paraître un dessein arrêté de renoncer à la cour. »

La Princesse de Clèves (4^{ème} partie)